

TRI123 *aujourd'hui à 12:32*

Je reviens sur ce qui a été dit hier, je tiens à m'excuser... on a dû mal s'interpréter, je n'avais aucune intention de te heurter, et je sais que toi non plus: je te connais.

SIZAR *aujourd'hui à 12:35*

Tu me connais ? Tu sais ce qui me fait vibrer, sais quand je me connecte et quand je m'endors, connais mes sites préférés et où je loge, mais qu'en est-il du moi que tu ignores ? Dans ma propre réalité, saurais-je par quel nom t'appeler ? Tu m'es, mon Ami, étranger.

TRI123 *aujourd'hui à 12:38*

Oui, Maxence, je te connais ! Je sais quelles choses t'effraient, et que lorsque hier tu m'as écrit ces mots violents, je sais qu'il fallait y lire la crainte d'un éloignement, mais je veux que tu saches que si je ne me laisse pas gagner par la tentation, ce n'est pas par méfiance, mais précaution ! Je ne me sens, mon ami, pas encore prêt, prêt à te rejoindre, dans ta réalité.

SIZAR *aujourd'hui à 12:47*

Lire dans mes mots une quelconque angoisse ? Je n'en crois pas mes oreilles, quelle audace, tu aurais dû y entendre la simple exaspération, et savoir que je ne tolère plus tes « préoccupations ». Ferme tes yeux, et arrête de lire des fables... mais en es-tu ne serait-ce que capable ? Faisons le test, voyons si tu arrives à lire, mon bougre, le message que je t'envoies ici :  (un indice : va te faire...)

TRI123 *aujourd'hui à 13:00*

Je ne comprends pas pourquoi tu me traites comme ça

SIZAR *aujourd'hui à 13:01*

Je te fais part de ce que je ressens face à toi, mon Ami, Tri123, qui de rien ne me parle, sauf, bien sûr, de tout ce qui me concerne moi, et la relation que j'entretiens avec toi. À quoi bon t'appeler mon ami, si je ne peux t'appeler autre chose que « Tri » ?

TRI123 *aujourd'hui à 13:04*

Tu sais parfaitement pourquoi les choses sont ainsi

SIZAR *aujourd'hui à 13:05*

Non, et je ne comprends pas ton mépris

TRI123 *aujourd'hui à 13:06*

Mépris ? J'ai seulement besoin de temps !

SIZAR *aujourd'hui à 13:07*

Je t'en prie, je te connais depuis tes treize ans

TRI123 *aujourd'hui à 13:08*

J'avoue ne pas saisir le rapport, pourquoi ne prends-tu pas en compte mon confort ? Je ne me sens simplement pas à l'aise pour divulguer ces détails insignifiants de mon intimité.

SIZAR *aujourd'hui à 13:09*

Dans nos réalités, cette intimité est la première chose vue. Pourtant, dans la nôtre, elle ne doit être sue...

TRI123 *aujourd'hui à 13:14*

Je ne vois pas pourquoi tu t'obstines de cette façon à faire converger ce que tu connais et notre relation. Nous partageons une chose unique, à chérir, pourquoi chercher ainsi à la détruire ?

SIZAR *aujourd'hui à 13:23*

Il y a en effet des aspects forts uniques dans notre relation, de tous mes amis, tu es le seul qui, sans façon, refuse catégoriquement mon affection. Malgré tout ce que nous avons traversé, les épreuves que nous avons surmontées, tu me réponds toujours si fermement non, est-ce un crime que de vouloir t'enlacer ? Alors oui, je m'exaspère et vient alors la violence - que veux-tu, elle me vient plus aisément avec un clavier - mais comment m'en empêcher lorsque je suis ainsi privé de ta confiance... décidément, ce mot ne rime pas avec ton nom.

TRI123 *aujourd'hui à 13:37*

Sans vergogne, une tentative de manipulation ?

SIZAR *aujourd'hui à 13:40*

Seulement de communication.

SIZAR *aujourd'hui à 19:20*

Qu'en est-il donc pour demain ?

TRI123 aujourd'hui à 19:31

N'en avons-nous pas suffisamment parlé ? Tu demandes, je le crains, en vain. Faire ce que tu me demandes est hors de ma portée, et je comprends bien que tu sois heurté, mais sache bien que si je le pouvais, je le ferais.

SIZAR aujourd'hui à 19:33

C'est ton choix, et je ne peux le changer.

TRI123 aujourd'hui à 19:36

Je te souhaite tout de même un joyeux anniversaire, Maxence, et à notre amitié.

ERREUR [!] Vous devez être Amis avec un utilisateur pour pouvoir envoyer des messages privés

Toi

Tu ferais quoi, toi, si tu étais invisible ?

Sans doute la même chose que moi : suivre les gens toute la journée puis la nuit, comme dans une série en temps réel. Non ?

C'est ce qui rend l'attente supportable.

Sinon que faire en attendant d'être accepté dans l'au-delà ? Sept jours que je suis morte, sept jours que je me rends tous les jours devant les Portes, et sept jours qu'on me refoule. C'est toujours la même réponse, il n'y a pas de place, il faut attendre, tu n'as qu'à aller voir tes proches une dernière fois.

Ça m'a occupée deux jours, le temps de me rendre compte que mes proches m'insupportaient. Soit ils pleurent, et ça me fait mal, soit ils affichent un air indifférent, et ça me fait mal, soit ils s'autorisent des accès d'apparente gaîté, et ça me fait mal. Si tu te posais la question, tu sais maintenant que oui, on peut encore souffrir même quand on est mort.

Alors je préfère rendre visite à des gens que je ne connais pas, histoire de garder une certaine distance. Si tu demandes quel en est l'intérêt, c'est que tu n'as jamais regardé de séries. Car qu'est-ce que c'est, si ce n'est entrer dans la vie des gens ? Dans leur quotidien ? Dans leur intimité ? Jusqu'à avoir l'impression de ressentir ce qu'ils ressentent, comme si tu te fondais en eux ?

Après avoir suivi quelques personnes au profil atypique (et m'être rendue compte que leur vie n'avait rien de plus trépidant que celle que j'ai terminée), mon regard s'est posé sur toi. Tu n'avais pourtant rien de spécial, tu étais comme tout le monde, mais c'est peut-être ça qui m'a rapprochée de toi, tu m'étais semblable. Je t'ai observée un moment, et puis quand j'ai jugé qu'on pouvait passer à l'étape supérieure je me suis approchée pour t'écouter. Tu parlais au téléphone, avec ton copain sans aucun doute. J'avais une certaine gêne à entrer dans ton intimité, avant de me souvenir que, officiellement, je n'existe plus. Peut-on encore avoir des principes moraux quand on n'existe plus ?

J'ai bu tes paroles avec une certaine avidité, j'avais envie de te connaître. Ensuite vous avez raccroché, tu t'es levée, et je t'ai suivie, mais avec un intérêt que je n'avais pas éprouvé pour les autres. Je t'ai suivie comme si tu voulais me montrer quelque chose, j'étais privilégiée, personne d'autre n'avait un accès aussi total à ton intimité, pas même ton copain. Copain que tu n'aimais pas tant que ça, si tu veux mon avis.

Au fil des jours j'ai eu l'impression de me rapprocher de toi, comme une confidente. Je retournais aux Portes avec une appréhension grandissante que je ne pouvais expliquer. Désirais-je quelque chose plus ardemment que cette paix qu'on m'a promise ? A chaque refus je ne pouvais m'empêcher de ressentir un discret soulagement. Je m'empressais de retourner auprès de toi.

Tu m'as attirée, intriguée, attrapée, subjuguée. Je voulais savoir qui tu étais, ce que tu faisais, ce que tu aimais, ce que tu voulais, ce à quoi tu pensais. Je t'ai suivie, sentie, connue, voulue. Je me suis dit qu'au fond tu étais comme moi, peut-être même moi, après tout. Je me suis dit que c'était pas si mal d'être morte, moi qui ai toujours rêvé d'être invisible, pour pouvoir connaître les gens sans qu'ils aient à me connaître. Ils n'avaient pas grand-chose à connaître, de toute façon, encore moins maintenant que je n'existe plus.

Tu prends à droite, je te suis, tu regardes ton téléphone, je jette un coup d'œil par-dessus ton épaule, tu passes la porte de ton appartement, je la traverse, tu caresses ton chat, je te caresse du regard, tu te sers de l'eau, je bois ta soif. Tu t'écroules, épuisée. J'hésite à te rejoindre, je vous regarde, toi et ton lit, avec envie. Je t'observe pour collecter le plus de toi, mais ça ne suffit pas.

Je me mets alors à fouiller frénétiquement, à absorber tout ce qui peut accrocher mon regard. Photos, tableaux, décoration, papiers, cahiers, carnets, carte d'identité, post-its collés un peu partout, vêtements, sacs, chaussures, CD, DVD, précieuses informations, et puis même les plantes, les lampes, les factures, le contenu du frigo, le nombre de brosses à dents. Deux. Tout m'indique la même chose : vous êtes deux à vivre ici, nous sommes trois à vivre là. Ça me met dans une rage folle, quand s'est-il installé ici, avec nous ? Tu avais dit que vous prendriez votre temps ! Comment as-tu pu me le cacher ? Tu as attendu que je m'absente pour me remplacer pendant que je me faisais refouler encore une fois ? Comment as-tu pu me faire ça ? Faire entrer quelqu'un d'autre dans notre intimité ? Un étranger qui ne nous connaît jamais aussi bien qu'on se connaît ? Tu n'as pas pensé à moi, même pas un instant, alors que je ne pense qu'à toi. Continuellement. Tout le temps. Je voudrais tout casser, tout brûler, mais je m'agite en vain, et avec désespoir je constate que je ne fais plus partie de ton monde, ou pas assez. J'aimerais pleurer mais je n'ai plus de corps pour le faire.

Je te regarde enroulée dans les bras de Morphée avec attendrissement et je me joins à son étreinte. Là, seulement, je me calme, tu me calmes, et je sens quelque chose pour la première fois depuis que je suis morte, je te sens vivre tout contre moi, et je suis sûre que tu me sens auprès de toi. Tu souris timidement, je te caresse tendrement le visage, tu tentes de prendre ma main mais ne rencontres que ta propre peau et te réveilles en sursaut. Tu regardes l'heure, te lèves rapidement avec un regard de regret vers moi ou vers Morphée, puis te dépêches de te préparer.

Je te suis partout, à la cuisine, dans tes placards, dans ton dressing, dans ta salle de bain. Je ne rate plus rien. Je me repens de ma crise de folie de tout à l'heure, je n'aurais pas dû te quitter des yeux, je n'ai fait que te perdre, me perdre, nous perdre. Je n'ai pas besoin de plus d'informations, je te comprends, je te sens. Tu te sens vide, seule, esseulée, délaissée. Personne ne t'aime assez, à part moi. Tu es belle pourtant, mais tu ne t'en rends pas compte. Quand tu regardes le miroir tu ne vois qu'une petite fille perdue que tout le monde abandonne à un moment ou à un autre. Mieux vaut les prendre de court, et s'en séparer avant qu'ils ne se lassent de toi. Tu as décidé d'aborder un nouveau visage, de femme forte, indépendante et indifférente. Mais tu ne me trompes pas. Tu es guidée par la peur et la haine, pas des autres, mais de toi. Cette détestation, elle grandit en toi comme un trou que tu creuserais à la petite cuillère puis à la pelle. En essayant de le remplir tu ne fais que l'empirer. Tu prends tout ce qui te passe sous la main, surtout tout ceux qui te passent sous la main, tu les charmes, tu les séduis, tu crois sauver les apparences, tu te mens à toi-même. Mais quand tu ne parviendras plus à compenser ton manque d'amour de toi en amour des autres, tu te rendras compte du trou en toi, tu voudras le faire disparaître, d'abord en mangeant, ensuite en buvant, toujours plus, jusqu'à ce que ton taux d'alcool dans le sang te rende plus inflammable qu'un dirigeable rempli d'hydrogène, et puis voyant que tu es toujours aussi vide, tu prendras un briquet bleu, tu enflammeras tes cheveux comme la mèche d'une bougie, tu crieras, tu pleureras, tu hurleras, tu lutteras pour ne pas te débattre et puis en même temps que ta peau se décolle de tes os, tu sentiras ton âme se décoller de ton corps, tu observeras de l'extérieur ce morceau de chair brûlée et t'étonneras de ne pas voir le trou que tu sentais au fond de toi, et tu te rendras compte que tu es partie avec, et qu'il te colle à l'âme. C'est pour ça que tu te feras refouler aux Portes de l'au-delà comme à l'entrée d'une boîte de nuit, t'es beaucoup trop laide, encore plus depuis que tu as quitté l'enveloppe charnelle qui cachait la crevasse hideuse de ton âme. Alors tu essaieras de la remplir avec la vie des autres, tu ne pourras vivre qu'à travers les vivants, toi qui es morte et pré-incipérée, tu les

poursuivras, les guetteras, les espionneras, tu te diras qu'ils sont tous comme toi, tu te fondras en eux, tu seras eux ou bien ils seront toi ? Tu ne sauras plus qui est eux et qui est toi et qui tu es ou si tu es moi.

CERBERE

- Tu es belle
- Ah bon ?
- Oui
- Tu m'emerdes

ils m'emerdent tous à ne pas me voir.
du bout de leur nez ils ont entraîné
leurs jugements à ne plus rien valoir

mensonges répétés, édifice dilaté
ils se sont obstinés à rester dans le noir

ils ne me voient pas, ils ne savent pas
je leur montre pourtant : je leur donne à manger
des myriades de fragments de morceaux
de *moi!!!* toi.
je m'épanche sur des paragraphes qui s'enroulent
autour de moi comme des milliers de mots.
des milliers de mots qui ne sont pourtant que dix,
(jamais plus mais parfois moins et rarement le juste nombre,
mais juste assez pour satisfaire
tout le monde).

mais les milliers de maux eux ne sont pas un nombre fini
autour de mon corps ils m'étouffent...

je m'épanche.
la page blanche ?
je ne connais que mon écran noir,
noir de pensées, noir d'un sang qui n'a pas encore coulé.
je hurle des histoires, tonitruantes
que je tords dans tous les sens,
pour les rendre rectilignes,
et longilignes,
longilignes, rectilignes mais surtout !
pointues,

acérées,
douloureuses.
des poignards contre lesquels je dors, sur lesquels
je me jette, que je
rejette.

mais ils ne comprennent pas.
ils boivent mes paroles
mais les mots sont sur mes plaies,
de l'acide.

(c'est drôle pourtant qui saurait faire la différence,
entre chloroforme et chlorhydrique ?)
chaque mot, un battement, une larme, un frisson
chaque mot, un tour d'écrou dans l'engrenage
je ne demande qu'une chose
enfin enrayer le mécanisme
mais ils ne veulent qu'une chose !
provoquer le séisme
de mes idées ruisselantes :
attention à l'avalanche.

à force de crier, de scander, de hurler, de m'époumonner
je m'épuise...
et eux me dévisagent
mais moi dans le miroir,
moi, quand je me regarde,
moi, tout ce que je vois...
c'est *moi*... TOI
mais qui es-tu ?
toi qui es moi !
ils ne te voient que toi !
arrête ça !!!

sous tes doigts mes larmes coulent et
sur le clavier mes plaintes s'élèvent.
mais les lecteurs ne font que passer.
ils ne lisent jamais
car ils ne font que lire.

arrête de gémir

De retour sur la terrasse ridicule, en face de cet homme ridicule qui s'accroche à ton image, tu
essuies la larme qui perle au coin de tes yeux. Tu feins une poussière importune. Tu bats des cils,
portes le verre à tes lèvres...Cet homme devant toi te regarde, incrédule :

- Qu'est ce qu'il te prend ?

Tu désignes le téléphone du menton :

- Mon patron, il m'emmerde.
- ...
- Tu disais ?
- Tu es belle.

prisonnière d'un double imposteur
d'une façade peinturlurée par mes espoirs fugaces
je suis captive entre tes bras

Ton étreinte s'est bien vite transformée en goulot
d'étranglement.

Au fond de toi je hurle à m'en décrocher la mâchoire, à m'en trouer les poumons, à m'en déchirer les
cordes vocales.

En ton sein mon ventre est noué, ma gorge est serrée, mes yeux embués.

Mais tu entends un hymne doucereux à ton oreille. La solitude susurre et t'enserre. Elle siffle des sons
incessants, et finalement...

Tu rayonnas :

- Merci !

« Maya ? Tu m'écoutes ? »

La jeune fille leva les yeux vers la personne qui lui faisait face.

« Pardon, tu disais ? »

Un soupir s'échappa de la bouche de son interlocutrice, tandis qu'elle jetait un regard agacé à l'objet entre les mains de son amie. À quel point ce dernier était-il plus intéressant qu'elle ? Cela faisait plusieurs semaines qu'il accaparait toute son attention, et Agathe ne comprenait pas pourquoi.

Elle aussi pourtant traînait sur les réseaux à ses heures perdues, mais elle avait la sensation que Maya se laissait un peu trop prendre au jeu.

« Laisse tomber. Tu ne veux pas lâcher ton portable deux minutes et venir manger avec moi ? Il est tard, j'ai faim. »

La question était rhétorique, et Maya le savait. Comme toujours Agathe prenait soin d'elle comme elle le pouvait, au courant de ses antécédents, alors elle ne pouvait pas lui en vouloir. Elle sourit.

« Oui, d'accord. J'arrive. »

Notifications <@myabilities> : 28 nouveaux messages

114 nouveaux abonnés

Chaque notification était une petite poussée de dopamine dans l'esprit de Maya. Au début, elle voulait simplement s'y essayer, à tout cela, sans en attendre grand-chose. Mais au fur et à mesure, se créer une identité devenait beaucoup plus distrayant que prévu. Bien que « créer » ne soit peut-être pas le meilleur terme à employer ici, car elle n'avait pas la sensation de créer quoique ce soit, au contraire.

À travers chaque post, chaque message, chaque commentaire, c'était une nouvelle liberté qu'elle découvrait. Jamais tant de gens ne s'étaient intéressés à ce qu'elle avait à dire. Chaque parcelle d'elle-même s'épanouissait en ligne, bien mieux qu'en réalité où sa personnalité se retrouvait étriquée dans les limites de sa chair.

Les mots devenaient plus simples à taper qu'à articuler, perdant leur impact. En ligne, elle pouvait modifier et ajuster ses propos après coup, chose qu'elle avait tant de fois souhaité faire face à ceux qui voulaient la piétiner. Et si les propos des autres ne lui plaisaient pas, en un clic elle les faisait disparaître.

Tout était tellement plus *simple*. Pourquoi alors n'aurait-elle pas le droit de s'y réfugier ?

Plus le temps passait, plus elle s'effaçait. Elle ne sortait plus d'elle-même, elle était en retard aux rendez-vous, jusqu'au jour où elle cessa complètement de s'y rendre. Quand Agathe venait chez elle, elle faisait comme si de rien n'était ; mais dès que cette dernière partait, Maya reprenait son téléphone et sa quête d'oubli.

Car c'était ça, au fond, la raison de ces heures passées à ne mouvoir plus que ses pouces : elle voulait tout oublier. La porte vers une distraction éternelle, voilà ce que représentaient les réseaux à ses yeux. Elle n'avait plus à se soucier de rien, elle n'y pensait plus quand son cerveau était obnubilé par les milliers d'images colorées qui se reflétaient dans ses pupilles.

J'aime. Publication suivante. J'aime. Publication suivante. J'aime. Suivant. Suivant. Suivant.

Elle ne se souvenait plus de ce qui était sous ses yeux qu'elle passait déjà à la suite. Le truc, c'était de toujours rester en mouvement, pour ne plus penser aux problèmes du quotidien qui s'accumulaient. Un nouveau moi, et une nouvelle vie : voilà tout ce dont Maya rêvait. Comme le pseudo qu'elle s'était donné l'indiquait, n'était-ce pas dans ses *capacités* ?

La perfection n'était plus qu'à deux clics.

De son côté, l'inquiétude d'Agathe grandissait. Elle se doutait bien que son amie ne voyait pas l'étendue de la situation, et refusait de la laisser ainsi. Pourtant elle avait l'impression d'avoir déjà tout essayé : discuter, tenter de la raisonner... Elle avait même commencé à la menacer, lui dressant la liste peu glorieuse de tout ce à quoi elle échapperait si elle ne reprenait pas sa vie en main dès maintenant.

Mais ces mots ne plurent pas à Maya. Comment elle, sa meilleure amie, ne pouvait-elle pas se réjouir de ce qui lui arrivait ? Elle ne s'était jamais sentie aussi heureuse, aussi légère, pourquoi ne voulait-elle pas

la soutenir dans cette direction ? Alors comme avec tous les mots qui lui sont désagréables, elle essaya de s'en débarasser, de les faire disparaître ; faire comme si de rien était avait toujours été sa manière à elle de prendre la fuite.

Mais Agathe empêchait cette vérité douloureuse de s'en aller. Dès que les deux amies se voyaient, elle flottait entre elles, indélébile. Maya détestait ça. Pourquoi la vie ne la laissait-elle pas faire ce qu'elle voulait ? La jeune fille aimait de moins en moins se soumettre à des paramètres qu'elle ne pouvait régler.

Vraiment, la réalité était une plaie.

Faire l'autruche ne suffisait pas à supprimer les faits, et Agathe n'en démordait pas. En ligne, Maya n'aurait qu'à appuyer sur un bouton pour qu'elle cesse de l'ennuyer avec sa bonne morale. Qu'est-ce qui l'empêchait de faire la même chose ici ? Elle avait tant d'amis désormais ; l'absence sera facilement comblée.

Et elle aussi, elle aussi pourra enfin l'être.

1 nouveau message : <@a_gathee85> *Je suis désolée si je t'ai fait du mal. J'aimerais qu'on se reparle Maya. Je ne voulais pas te blesser, je te promets qu'on va réussir à te sortir de là. Je t'aime ❤*

Elle restait enfermée dans sa chambre à présent, n'ayant plus la motivation de sortir de son lit pour autre chose qu'aller chercher son chargeur. Pourtant rien au monde n'aurait pu la rendre plus heureuse.

Elle avait tout, le monde à portée de main. Elle ne pensait plus à celle qu'elle avait été, ce tas de chair mouvant sans conversation, mais à celle qu'elle était devenue au fil des heures passées dans cette toile. Elle s'y déplaçait avec aisance, elle y rencontrait des gens qui l'écoutaient, qui la comprenaient. Elle nouait des contacts avec tous ceux qu'elle voyait. Elle était tout, partout, tout le temps.

Omniprésente.

1 nouveau message : <@a_gathee85> *Maya, je sais que tu ignores mes messages. Je te jure que je ne suis pas en colère, mais je m'inquiète. Quand est-ce que tu vas revenir en cours ? Je peux t'envoyer mes notes, ne t'en fais pas pour ça. Tout va bien se passer, ma belle, mais il faut que tu reviennes. Tu ne peux pas continuer à te cacher comme ça.*

Elle se mentait à elle-même, mais ne s'en rendait même plus compte. Les chiffres ne faisaient qu'augmenter : abonnés, commentaires, publications aimées, temps gaspillé...

Elle se noyait dans cet océan de données, ingurgitant toujours plus de contenu sans jamais ressentir de nausée. Elle était vue. Elle était aimée. Surtout, elle se sentait aimée, et ce pour la première fois dans sa maigre existence. Peut-être ceux qui l'entouraient auparavant n'avaient jamais véritablement réussi à lui faire ressentir ce bonheur primaire.

Elle leur en voulait, à ces gens trop vrais, à cette douleur lancinante qu'elle n'arrivait pas à faire disparaître.

Noyer sa peine était vain. Elle voulait prendre un nouveau départ.

Et ce, peu importe le prix qu'elle devait payer.

1 nouveau message : <@a_gathee85> *C'est encore moi. Combien de fois dois-je revenir à genoux pour que tu me pardones ? J'ai toujours fait en sorte de te faire passer avant moi. Je t'ai aidée dans les moments les plus difficiles et même si je comprends que tu m'en veuilles, tu ne penses pas que tu vas trop loin ? Tu me manques, Maya. Toi, pas la personne que tu décris derrière cet @. Je veux t'aider, et je sais que même si tu me rejettes, tu aimerais toi aussi que je sois avec toi S'il te plaît, reviens. Je suis là. Je vais te sortir de cet enfer.*

<@myabilities> *Je n'ai plus besoin de toi.*

Bloquer @a_gathee85 ?

*Cette personne ne verra plus votre profil ni vos publications
et ne sera plus en mesure de vous envoyer des messages.*

Bloquer
Annuler

Bloquer

mais parfois, tu imagines tellement fort que tu ne sais plus différencier la réalité de tes fictions. tu te laisses envoûter.

maligne fiction.

la funambule, névrosée fantomatique,
accrochée à son fil, Ariane arachnide
se balance
du côté du vide
résonnant de bleu (ecchymoses de silence)
et du rouge (aveuglant de braises).

elle asphyxie sa danse
faïence
pendue aux toiles carmin
aux traces de lumière filaments.

elle parle à la lune.

comme *un prélude annonçant un hurlement*, le deuil s'avance, mi-douleur, mi-transse;
suspension immense, la lune soupire, tant qu'elle tangue :

où ma morte veut-elle m'emmener ?

le fil au bout des doigts,
l'étincelle.
lorsqu'elle faiblit, trembler à l'idée qu'elle s'éteigne.
fermer ses mains. *(t'éteindre à ton tour).*

Ariadne, you shiver.

le fil tremble en rythme. désaccordé, il déjoue la nuit comme la corde d'une guitare de grenier.

pendue
au fil du mi aigu
du téléphone qui tangue
qui l'étrangle
étrange chant qui vente.

tu te pends dans la brise, parles au vent qui te brise
doucement
le vent est noir d'encre et l'océan t'ancre.

déconnexion des câbles, *toutes les deux secondes*
le signal sonore s'étrangle au bout du fil.

à travers les lumières stroboscopiques, les nuages sont gris et les arbres rouges
d'habitude le ciel est trop vif, les sons trop colorés; depuis sandrine, depuis la lune,
silence radio
et tâches de lumière.

le reste du temps, essayer de deviner : son prochain mouvement, l'emplacement de sa bouche.

tu croises du monde sur le fil, autant de chuchotements fragiles. *ces corps ne sont pas habitués à faire la fête.*

tu croises du beau monde, sens le vide qui gronde, embryon de zéphyr, tu t'enfonces dans ton ire.

sélénée, le soleil,
en cendres,
inhabituel.
Sandrine, mon hirondelle.

explosion,
un nuage bastion trop froid pour un bleu roi,
trop faible et qui se noie, un tisserand de soie
trop libre, enfin, pour toi.

tout s'éloigne
sur l'océan les vagues traits sont flous
la lune est une tâche verte.
tu glisses entre ses doigts.

dans les coulisses elle ne te rattrapait jamais.

la chute est longue
tu pleures sans penser tes larmes
c'est comme les cris des baleines (des baleines de parapluie, et l'eau de la pluie)

c'est comme si *ta tête avait voulu supprimer tes pensées.*

tu vrilles, loin du fil
l'enchaînement est flou
un rêve du mois d'août
prendre toujours à droite, jusqu'à la fin du monde.
atteindre le fleuve qui fait le tour de la terre, s'engourdir dans le courant (eau safran).

plus, ce serait indécent.

midas maudit, transforme en charbon les chardons d'Aragon ?
tout est noir.

la lune aussi est noire.

la lune est noire.
terre, ciel, terre ciel,

elle chute vers le haut.

Les adultes ont le droit de disparaître.
je cherche le mode d'emploi.

s'échapper du rêve éveillé
prendre sa fiction pour la réalité
mieux : prendre la réalité pour une fiction.

en philosophie, rien de concret ne sépare un gigantesque rêve de l'existence de la réalité, si ce n'est un principe général de simplicité.
mais simple n'est pas la loi du monde. lâche tentative d'esquive, poèmes à la dérive : c'est compliqué.

Vous iriez voir toutes les mers.

Sandrine a disparu : c'est compliqué.
le monde existe : c'est simple.

tu divagues dans ta tête. tu divagues dans l'espace.

Rien ne m'assure que la réalité ne se résume pas à quelques tâches de couleur, du bleu, des larmes et quelques flammes.

Je ne crois qu'à la lune.

Se brûler les ailes.
S'écraser sur le sol.

Nous n'avons aujourd'hui que des rêves éclairés de lumières bleues. Impossible lendemains chantants, impossible couleur d'orange. Chaque fois, mon insubmersible bêtise et les grimaces politiques.

Nous crions, intimement, et enfantins : « cela suffit ! L'ère du clair de lune vient et elle, toute puissante, est reine-mère. Et elle lutte, et avec elle, les étoiles en peine et les étoiles qui défaillent. Elles qui filaient à toute allure de proche en proche, d'âme poétique en chat phosphorescent. Mais les lumières ultimes de la ville cinglante inondent la nuit, la lune est abasourdie, ahurie. » Voilà un secret partagé dans la lueur des astres : l'odeur jaune de mes jeunes années et les cristaux imprégnés de chagrin. Le chant des si, invertébrés : Seulement laisser mes yeux à une colline éternelle. Seulement que dans le vent résonne le chant d'un écrivain résolu à révoquer la mort. Seulement la nervosité du musicien donnant toute son existence au sommet de la nuit. Seulement le souffle d'un accordéon résonnant dans les fleuves et frémissant dans les champs vierges. Et, finalement, faire sauter le rouillé verrou de la liberté, contempler les chevaux sur la plaine. Alors, je vivrai à la lumière d'une bougie, terrée dans une pièce froide de pierres religieuses transpirant d'humidité claustrale. Je vivrai entre les lignes, au travers des mots, avec pour seule lumière la vacillante bougie et les ténèbres nocturnes. Je serai le rat de la bibliothèque, mes yeux étroits et incisifs s'arrêteront aux plaintes en bois, aux roues des wagons et leurs mystérieux objets. Qui de ce bestiaire fait de ses énormes ripatons grincer mon monde ? Qui sont ces créatures envahissant mon smog idiopathique ?

Au zénith, les bras amants, les rires dégorgeants, et l'espoir, dernier et premier soubresaut, dans les premiers pleurs, et les premiers cris, le dernier mot. La vie intérieure se poursuit, insubmersible, sans récit.

Le quotidien ne trouvait de petit chemin lequel fouler tranquillement, plein d'allégresse et de tendresse pour les jours à venir. L'avenir avait ce goût d'amertume, lassitude qui rimait, coupable, avec un secret imposteur. En somme, les jours se ressemblaient. Voilà une idiote supplémentaire qui déroulait le temps comme les pavés des rues défilaient sous ses yeux, indéfiniment et sans destination, le temps s'écoulait, et, Monsieur, sans prédication, sans sermon d'une intelligence supérieure, qui pourrait affirmer en un sourire amusé, laquelle de ce labyrinthe ouvert et sans limites, laquelle de ces voies emprunter pour mourir convenablement, paisible. Je tournais en rond dans ces rues indifférenciées. J'élaborais dans la ville une mythologie de la déraison. Certaines poubelles ont avalé tant de mes soupirs. Laisser des traces de moi partout dans la ville.

et voilà que des hirondelles venaient s'écraser sur le sol, et rebondissaient prodigieusement formant de transparentes fleurs, et même tout un parterre. C'était ce miraculeux instant où l'on voyait encore entre les nuages noirs des percées agrumes, et des rayures soudaines, brèves sur ce parfait tableau. Et moi je n'étais qu'une ombre de plus se frayant un chemin rapide à travers les héroïnes gouttes qui grondaient le béton. Et, j'étais même plutôt admirable. Dans ces conditions-là, et seules celles-ci, je saurais vivre seule. Ah, si la météo me chérissait.

Monsieur, ne partez pas sans rien laisser. Votre empreinte biologique, votre empreinte nerveuse ont leur empire sur moi. Laissez-moi un océan.

Il y a vous, un puzzle de brume qui ne brûle que moi. Vous êtes dévoré par le monstre. Le monstre torpide aux tréfonds des océans. Vous êtes toujours le même, je vous décompose, je vous partitionne. Sans clé de sol, sans clé de fa, j'écris frénétiquement la partition de votre voix. Elle se fond en moi, et je ne sais rien de vous. Rien n'avance, ma quête est statique, toujours le même trajet, toujours les mêmes cafés, les mêmes discussions, et vous êtes mes tremblements. Et vous êtes encore ma surprise quotidienne. Et vous êtes mes calculs mentaux. Et vous êtes mes réveils, et vous êtes mes sommeils, et vous êtes mes cigarettes, et vous êtes mes trajets en train, et vous êtes les rues de Nice, et vous êtes les rues de Cannes, et je vous cherche en moi quand je marche sans but. Parce que vous n'y êtes pas dans ces rues, et vous disparaissez, et vous êtes vaporeux.

Parce que vous me saluez alors que vous ne m'avez pas quitté. Il n'y a que quand vous arrivez, et quand vous partez. En boucle, vous arrivez et vous partez. Vous arrivez et vous partez. Rien ne change, vous êtes là. Rien ne change, j'attends.

Parce que votre regard sur moi n'est pas vertical.

Parce que vous m'oubliez. Parce que vous marchez derrière moi en silence, parce que vous me permettez d'être une masse informe dans le lot. Parce que vous êtes affectueux sans distinction et que vous n'avez pas de chaleur particulière pour moi.

Parce que vos doigts sont teintés de temps, et d'absence de ce temps de collision, parce qu'ils sont si proches et si jamais. Parce que votre temps est compté, que la vie s'agenouille à mes pieds et que vous n'êtes qu'un détail déjà si dérisoire.

Parce que vous êtes l'objet de mes maléfices.

Fil.

Trois petites lettres enfilées côté-à-côte.

Trois petites lettres : un F ombrage un i, emmuré par un l.

C'est quoi, ce fil ?

- une vie en suspens :

La bobine se dévide : subi. Tu tisses ton motif : choisi.

Image classique. Usée, élimée.

- une identité avec ses brins noués : banal.

- le moment présent dans sa vivacité ?

Entre le F et le l, un espace : la place pour

un éclat perçant

un reflet strident

un joyeux pétilllement !

Tu peux le laisser f  ler, ce i

Le laisser tomber, **cha****hute****r**, se trémousser, perdre **équilibre** et p**long**e**r**

Tu peux encore allumer sa mèche,
quitte à faire roussir les moustaches du grand F.

- et si c'était juste le fil d'une amitié.

Des fils comme ça, il y en a partout, entre pleins d'êtres humains.
Tendus entre 2 pôles, ils prennent de drôles de formes. Regarde :



un tronçon de nylon où s'alignent une poignée de perles acidulées

un fil sous tension au bord de l'explosion 

Moins qualitatif quand il est synthétique, fuis ses
déstockages printaniers
"2+2 achetés"
ou griffé RPC.

Car un lien virtuel, cheap ou toxique : c'est garanti 100% visc.

Mais si tu choisis ton fil et ton motif, tu limites le risque. Tisse, brode, raccommode !
La joie que tu y mettras l'emportera sur les aléas du fait main - sois certain.

Et puis...

à bas les canons du point ! Vive les fils décomplexés !

Alors, avant de le ranger tout de suite dans une boîte, explore un peu ces/ton fil. Cherche ses potentialités. Pincé entre pouce-index, regarde les brins mêlés. Songe à ce que tu peux faire de ta vie, de ton toi, du présent, de tes liens :

- un bracelet brésilien
- un cerf-volant géant
- une chaussette à pois bruns
- une coeur de boeuf brodée. Un peu étourdissant. Vu comme ça, sûrement.

Comme un laboureur cherche un trésor caché dans son champ, si tu médites à quoi tu veux l'utiliser, il pourrait bien finir par répandre un jet de lumière doré : une giclée d'amour -pour ta grand-mère absente-; une brassée d'espérance -vers ton amie partie- ... ?

car la vie n'est pas triste, ça non ! Réveille-toi !

C'est un diamant brut : son sens s'apprivoise quand pris en filature.

Sur ces paroles un peu trop énigmatiques, bon vent, lecteur !

Je m'en vais dérouler mon fil.

Le soleil descendait en silence sur les maisons environnantes. Les larges marches du perron étaient encore chaudes de la lumière de la journée.

Elle s'y serait sans doute assise, en repliant les genoux contre sa poitrine.

Elle aurait observé un temps les rides qui s'étaient creusées dans les vieilles planches de bois, ou peut-être relevé la tête pour regarder les nuages, et j'aurais souri. Elle aurait fermé les yeux, une mélodie dans l'âme. Aurait fredonné paisible sans le moindre souci. Et suivi du bout de l'index l'arête irrégulière de la marche.

Je me tus pour contempler.

L'ombre d'un arbre proche avait laissé sur le mur voisin une silhouette que la brise faisait bouger. Un murmure s'échappa de mes lèvres.

Attention aux échardes.

De l'ombre, il y eut un vague frémissement, un mouvement de la tête. Un bref instant je perdis pied. Un de ces sentiments de vacuité qui vous emplissaient sans crier gare.

Je m'approchai. Elle ne cillait pas.

Le vent souffla un peu plus fort. Elle parut replacer une mèche de cheveux, se pencher légèrement vers l'arrière, s'étendre nonchalamment. Un sourire ?

Les souvenirs enflèrent. Des orages dans ma mémoire, des larmes sur mon visage. L'index faisait maintenant de petits allers-retours sur une zone noircie, poussiéreuse et un peu friable. Le bois avait brûlé, il y a longtemps. Elle seule savait comment.

Les marches avaient été rongées par les ans, après et avant l'épreuve du feu. Les plantes poussaient en travers des interstices, et les veines n'avaient plus rien de reluisant. Les planches se seraient affaissées à la moindre charge brusque.

Le crépuscule jetait comme une fausse note sur ce tableau, étirait les obscurités. Je voulus m'y fondre pour n'en plus émerger. Les secondes passèrent. Je demeurais.

Ou le pensais-je. Je réalisai soudain que c'était mon propre doigt qui suivait la lisière de la trace de brûlure. Que je m'étais assis sur les planches. Que l'ombre se brouillait.

J'eus l'impression que c'était moi que les flammes avaient avalé.

Elle se serait relevée et aurait flâné quelques minutes dans le jardin. Aperçu ma présence et fait un signe de la main. Sourit.

Elle aurait sauté sur le perron, n'ayant pas le cœur de poser le pied sur les marches. Jeté un coup d'œil dans ma direction. Passé une main dans ses cheveux lâches. Elle serait rentrée dans la maison. Je l'aurais suivie.

Nuit douce, maintenant. Les ombres sont parties.

Elle se serait assise.

Si elle avait été là.

Julie Malet

100 %

Rien n'avait été laissé au hasard. On pouvait dire beaucoup de choses sur toi, mais tu n'étais certainement pas irréfléchie, tu avais juste tendance à ne prévenir personne de tes projets. Pour toi ça allait de soi, c'était la suite logique de ta vie, toi qui n'avais vécu qu'une suite de sauts.

Le temps était bon, un peu frais peut-être, et le ciel était dégagé. Depuis le parc, il était possible d'apercevoir des morceaux d'étoiles. Tu ne pensais pas que de si petits points puissent être de vrai étoiles, et puis l'idée te plaisait, cela te donnait l'impression de ne pas être la seule en morceaux. Tu avais laissé des petits bouts de toi un peu partout, au gré de tes sauts, comme autant de minuscules souvenirs de ta présence. Tu aimais te rappeler que tu avais bien existé, que tu avais eu une importance, que ton passage dans ces endroits, à une époque, avait signifié quelque chose.

Les rituels étaient aussi essentiels à ta vie que tes sauts.

Quand tu es partie pour la première fois, tu pensais sincèrement que ce serait la dernière étape de ton existence, le dernier saut. Tu en avais marre d'être ballotée par la vie. Finalement ce ne fut pas le cas, tu ne te souviens plus vraiment de la raison de ton arrêt mais, aujourd'hui, tu penses que c'est une bonne chose.

Tu as toujours été une rebelle, pas toujours, pas vraiment, mais depuis que ta vie a sauté une première fois tu as suivi son rythme. Toujours légèrement hors des cadres, hors des lignes, hors d'atteinte. Tu voulais que ta vie se termine comme ça, en donnant l'impression aux autres qu'ils n'ont jamais réussi à te toucher réellement.

Ton téléphone s'allume dans ta poche, tu l'ouvres sur le lien, l'unique restant, qui te lie à ces autres. Pendant un instant tu veux l'éteindre, le jeter quelque part, n'importe où mais loin de toi, loin de la personne au bout de ce lien, et puis tu lui laisses une chance. Une chance de te faire subir un nouveau saut, de tout recommencer encore, de devenir accessible peut-être.

70 %

Est-ce que tu es une personne difficile ?

oui

peut-être

Toi, tu t'es toujours trouvée très... *trop toi-même*

Ce n'était pas un problème, pas dans ta tête. Les autres avaient peur. De ce que tu étais, que tu te laissais être. Tu ne sais même plus si c'est ta vraie nature ou si tu fais ça pour éloigner les gens, pas tous, mais ceux qui vont bien.

Ils te font peur ces gens. Tu ne sais plus comment agir quand tout va bien, quand rien ne saute. Ta vie a commencé trop tôt à être compliquée, tu n'as jamais appris à fonctionner comme tout le monde. Toi tu vois des bouts d'étoiles dans le ciel et tu ne peux pas retourner à un endroit de ton passé s'il a changé.

Mourir n'est pas effrayant. La mort n'est pas dans le top dix de tes plus grandes peurs.

C'est une suite logique, tu as vu des gens mourir, tu as vu des personnes se suicider, tu as failli tuer quelqu'un une fois et aujourd'hui, c'est toi qui vas te suicider.

50 %

suicide : Action de causer volontairement sa propre mort

volonté : Faculté de se déterminer à certains actes

Tu n'aimes pas le mot « honnêteté ». Tu n'as jamais été honnête, mais tu as été franche. Tu mens quand tu dis que ta différence ne te gêne pas.

Tu mens quand tu parles de ton bonheur.
Tu mens quand tu souris.

Le lac est beau la nuit, tout est calme ici, le vent t'apaise. Tu sers ton téléphone contre toi, la batterie émet une petite chaleur, ce feu contre ton cœur te donne l'impression d'embrasser quelqu'un.

Tu aurais voulu être maman. Protéger ton enfant comme tes parents n'ont pas su le faire avec toi. Ça ne se fera pas. Tu aurais pu à une époque, avant le saut de trop, la trahison, après c'était trop difficile pour toi de faire confiance à quelqu'un.

30 %

Des morceaux vraiment. Même ta disparition a été faite par partie, ton corps a diminué. Tout ce qui diminue est moins vrai, moins vivant, tu le vois dans le regard des gens sur ton visage. Maintenant, tu n'as plus la patience nécessaire. C'est presque dommage, tu aimais l'idée que les discours de ton enterrement soient remplis d'hypocrisie, que les autres disent : « On ne l'avait pas vue venir », alors que ton corps fondait un peu plus chaque jour. Tu ne sais pas si tu auras le droit à un enterrement, tu t'en fiches un peu en réalité. Est-ce qu'il y aura assez de personnes à te plaindre pour te payer un cercueil et une tombe ?

Est-ce que des gens vont pleurer ? Tu n'espères pas, ils te font encore plus peur lorsqu'ils pleurent. Tu as l'impression de faire partie de leur cercle, de leur monde, et ce n'est pas vrai, tu refuses d'y penser. Imaginer être comme eux te terrifie, parce qu'alors plus rien n'aurait de sens. Tu t'es construite autour de ta différence après tout.

Le feu t'a toujours fasciné mais les autres te comparent au vent. Comme lui tu es inaccessible, tu n'as pas la chaleur des flammes, leur crépitements apaisant. Toi, quand tu fais du bruit c'est comme une bourrasque, tu n'es jamais le murmure du vent entre les feuilles, tu paraissis l'être seulement.

Tu n'aimes pas l'idée d'être du vent, de l'air, parce qu'il est libre lui, vraiment libre. Pas cette fausse liberté que tu te donnes en la justifiant par tes sauts. Le feu est puissant mais il est dépendant, il ne peut pas vivre sans une source et pourtant il la tue.

Tu as la manie de repousser les gens que tu aimes, ceux qui pourraient t'aider. Tu ne veux pas d'aide.

C'est faux.

Tu le sais.

Tu t'en fiches.

10 %

Dans ta main tourne un petit instrument, tu ne sais pas combien de temps tu es restée là, face au lac, à attendre. Ton téléphone n'aura bientôt plus de batterie, ton unique lien va se couper. C'est à ce moment-là que tu partiras.

Finalement, tu aurais voulu ne laisser aucune trace de ton existence. Tu sens ces petits morceaux de toi te relier aux choses, à ce monde.

5 %

Tu sens bien les larmes couler sur ton visage, aucune geste ne vient les arrêter. Tu as envie de crier, très fort, mais tout est bloqué dans ta gorge, tu n'as jamais su crier, jamais su demander de l'aide. Ça a toujours été toi contre les autres, contre tout le monde. À une époque, tu étais fière de ça, d'être capable de te tenir seule face aux gens.

Maintenant tu pleures, tu as besoin d'un câlin, de quelqu'un, n'importe qui mais quelqu'un. Cette personne ne te jugerait pas, elle n'a même pas besoin d'exister réellement, tu veux juste qu'on te câline. Putain.

Tu es pathétique. Tu rigoles, relèves la tête et vois passer une étoile.
Pas besoin de faire un vœu, tu sais que personne ne viendra.

1 %

Ton téléphone est allumé, face à toi, tu ne le quittes pas des yeux. Sa chaleur te manque, la chaleur te manque.

Plus tôt dans la journée, ou dans la semaine, des gens te souriaient. Ils étaient beaux, ils étaient fiers. Tu es partie et tu as laissé leur chaleur derrière toi.

L'écran du téléphone est noir. Autour de toi il n'y a plus personne.

Le temps est bon, un peu frais peut-être, et le ciel est dégagé.

Le temps est bon, il n'est plus du tout frais, et le ciel se remplit de fumée.

Tu fermes les yeux, tu ne vois plus le ciel, tu sais que les bouts d'étoiles qui y sont accrochés te regardent. Tu aimerais les rejoindre, que ce soit le dernier bout de toi que tu laisses.

Tu as mal
mais
bientôt
très bientôt
tu ne ressentiras plus rien

Alors tu souris.

@xxxxxx1: a aimé un message.

Ici est l'histoire de l'errance d'un rêveur solitaire à Venise. D'un voyageur perdu, bouleversé par une rencontre fortuite comme on en fait qu'une, digne de tous les clichés propres à une ville que le tourisme de masse érigea en capitale universelle de l'Amour. Une inconnue de prime abord, qui reste une méconnue cela dit, rencontrée au hasard dans un des rares bars encore populaires du Dorsoduro. Je ne suis pas coutumier du fait cela dit, mais son souvenir me hante. Rien de plus niais de prime abord, le synopsis d'une comédie romantique de série B, mais l'affaire est réelle et le dénouement heureux n'est ici pas une évidence. Une longue discussion, un échange de compte instagram et une bise plus tard, je rêvais d'elle. Je brûlais de la revoir et lui proposai évidemment peu de temps après par message.

Ici commença le calvaire. Pragmatiquement il n'y avait aucune raison de s'emballer. Pragmatiquement. Sauf que quand le cœur s'en mêle, la raison perd pied. Et me voici, ainsi agrippé à mon téléphone espérant une réponse positive. Les minutes filent et deviennent des heures. Le silence règne du côté de l'appareil pendant que je traîne la patte, hagard, dans les *calle* anarchiques. La bête finit par se réveiller, le téléphone tremble, la notification provient du réseau social adapté, le cœur palpite, la tension monte, l'espoir est grand .Un pic de bonheur teinté d'effroi qui redescend vite.

@xxxxxx1: chaud pour un foot demain avec les collègues ?

La déception est violente évidemment. Dépité, j'erre encore le long des *rii* et mes pas me mènent à la *Gallerie dell'Accademia*, où je rentre sans réfléchir. J'attend la réponse au milieu des toiles peuplées de madones qui ont toutes son visage. Troublé, je déambule, prêt cela dit à réagir à la moindre vibration venant de ma poche. L'attente ne fut étonnamment pas longue. Stress, passion, soulagement, excitation, peur de la déception, le cocktail de sentiment antithétique atteint en vitesse son point d'orgue.

@xxxxxx6: qui n'a pas contribué au cadeau commun ?

Âpre déception, nouvelle, presque pire que la première. Le téléphone est un véritable objet Pharmakon entre poison et remède, pire, il offre le seul remède à un poison qu'il crée de toute pièce.

@xxxxxx3: merci!

Quel comble d'être dans un lieu aussi exceptionnel et d'être pourtant dépendant d'un objet générique fabriqué à la chaîne par des communautés exploitables et exploitées du monde entier

@xxxxxx4: a aimé un message

fruit d'un monde où l'argent prime, dont les églises et les palais sont une manifestation primitive. Je sors et continue à errer, contemplant les couples qui pullulent sur des gondoles affrétées à la chaîne à cet effet, louable pour 100 balles la demi-heure (le supplément violon/la vie en rose, mélange culturel douteux, est mortellement plus cher). Face à cet étalage d'amour trop démonstratif, je repense à la belle rêvée et le téléphone s'agit de nouveau.

@xxxxxx5: écoute ce son mec il est trop cool!!!!

L'errance continue, de *campi* déserté en ruelles bondées, l'attente latente, encore et toujours. Que dire de plus, si n'est s'épancher à déraison sur la torture d'un prisonnier du digital, dont les

@xxxxxx2: vous a envoyé une photo

tourments on ne peut plus contemporains viennent s'empiler sur la multitude qui ont formé les *calle* et les palais de la sérénissime.

@xxxxxxxx7: hahhahaahhah

@xxxxxxxxx8:.....

@xxxxxxxxx9: a aimé un message

Les messages pluvent sans discontinuer provoquant une lassante succession de déception et un marasme fatigant à la longue. Blessé par la multitude de coups portés j'abandonne malgré moi l'histoire. Demain le voyage touchera à sa fin, la réponse ne viendra pas.

@xxxxxx10: j'suis pas dispo demain. Mardi c'est bon pour toi?

@xxxxxx11: Scandale!

@xxxxxx12: t'as vu le match?

@xxxxxx2: ok pour mardi

@xxxxxx13: a aimé un message

@xxxxxx5: a aimé un message

*Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là, qui conquit la toison,
Et puis s'est retourné plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !*

D'abord, le grésillement fragile s'échappe en volutes de la platine, comme un chant de grillon. Puis une voix humaine s'élève, secondée par une batterie, des guitares. Des paroles étrangères me transportent dans une nébuleuse sonore, mes sens s'agrippent au rythme soviétique et tentent de t'y retrouver. Je baisse le son, si une sonnerie de téléphone retentit je veux l'entendre. Toujours en alerte.

Au fil des notes, mes yeux se promènent dans la pièce et se posent sur ce mur vert amande parsemé d'aquarelles. L'une d'entre elles semble étrangement rayonner parmi cette foule de douceur pastel. Quelques arbres, un pont, une étendue d'eau et une sorte de chapelle délicatement déposée, tel un bibelot, une petite poupée russe, au milieu de la nappe azurée. Je détache l'image du mur. Au dos apparaît timidement une inscription : *SdV, 14/02/22*. Dix jours. J'avais esquissé ces traits dix jours avant le début de l'orage. Grâce au crépitement agonisant qu'expire le tourne-disque, je réalise que la musique s'est arrêtée. J'errais hallucinée dans les mots du paysage embrumé où la tempête avançait, discrète. Je range le disque. C'est un vinyle que tu m'avais ramené de Kiev. Sur la pochette, un éclair. Je ne. Respire. Plus.

Depuis quelques années ton absence était devenue banale, amère parfois, mais banale. Synonyme d'expéditions passionnées, c'était le joug de l'aventurier parti à la recherche de l'essence humaine au bout du monde. Ses armes : sac à dos, appareil photo. À présent, c'est une longue asphyxie que rien ne saurait soulager si ce n'est ton retour. L'air a commencé à manquer le jour rouge colère où l'ogre blond a débarqué chez toi avec le sang du carnage et le feu des hommes.

Sortir d'ici.

J'ai l'intime et culpabilisante conviction que cette chambre est devenue le tombeau de ces souvenirs. Je dois lutter, je dois croire encore que tu vas revenir. Alors je fuis le tombeau, je cherche la vie dehors. Dououreux échec, puisque le dehors est lui aussi semblable à ce sabre qui me transperce du cœur au cerveau, et cela avec un simple drapeau. L'étandard de ton pays blessé se multiplie aux balcons, dans les boutiques. Parfois j'ai l'impression qu'il me suit, lui et son cortège d'angoisses.

À cause des ordres d'un Ovide despote, le bout de tissu coloré s'est métamorphosé en arme blanche. Jaune : le siffllement des obus traversant l'atmosphère. Bleu : les sirènes dont le chant mortel annonce le néant.

Faut-il alors que je me réfugie dans l'illusion des écrans ? Peut-être qu'il existe au fin fond des algorithmes un monde dans lequel mon frère n'est pas bloqué dans un pays en guerre. Échec à nouveau. Je suis noyée par le flot de notifications qui passent comme un vol d'oiseaux de mauvais augure, si indolents et pourtant d'une violence extrême.

Et tes messages qui se font plus rares, plus courts.

Mes inquiétudes ont entamé une valse insupportable dont chaque pas m'écrase un peu plus les poumons.

Il semblerait que le fil d'Ariane se soit emmêlé, et ma plus grande qu'il n'ait été coupé.

*Heureux qui comme Ulysse supporte le naufrage,
Ou comme celui-là, qui résiste à l'affront,
Et puis s'est retourné plein de rage du front,
Retrouver ses parents pour oublier l'orage !*